

Les pneus collent sur le goudron  
Sur le ruban noir brûlant émaillé de taches de lumière que  
bordent les troncs de la forêt comme un clavier de piano  
Je passe la troisième  
Et la radio me fait du boogie woogie  
Celui de Jimmy Yancey

Et c'est une euphorie parce qu'  
À cet instant précis  
Et pour un bref moment  
Je bouge  
Sur ce tout à sa place

Viens  
Laissons les se régaler de ce monde nouveau  
Partons  
Nous ne sommes plus chez nous  
Emportons nos sentiers  
Nos ombres nos silences nos fleurs et nos oiseaux  
Ils n'en ont plus besoin  
Enfonçons nous dans les halliers survivants  
Là où il y aura de la mousse et des chevreuils  
Et des myosotis  
Et toutes ces choses qui leur sont inutiles  
Peut-être  
Nous laisseront-ils  
Le temps de nous dissoudre  
Ailleurs

Dire "loin"

C'est activer un aimant

C'est tout de suite chevaucher les cumulus

C'est s'envelopper dans le vent

C'est

Partir

Pour le seul plaisir d'aller

Et de

Surtout

Ne plus jamais

Arriver

Le soleil luit  
La fougère cuit  
Et l'humain nuit  
C'est ainsi  
C'est un passage  
Demain  
Le soleil sera sage  
La fougère aura pris de l'âge  
Et pour l'humain  
La nature aura fait le ménage

On fut  
Et voilà qu'on ne sera plus  
Bientôt  
Qu'est ce que ça veut dire  
Bientôt  
Il n'y a qu'une succession de maintenant présents déjà passés  
Entre quand je fus  
Et quand je ne serai plus  
Il ne sera rien arrivé  
Des péripéties  
Précipitées  
Nous n'aurons pas vu le bout de l'univers  
Nous ne saurons même pas ce que c'est  
Et quand nous ne serons plus  
Nous n'en saurons pas plus

À trois heures dix  
Le réveil  
Sur la table de nuit  
Se fige comme un cube de glace  
Je le vois pour la première fois  
Entre lui et moi  
Une froide évidence  
Une proximité distante et figée  
Il est l'autre  
Incalculable comme le quantique  
Et moi je suis  
Allochtone  
Heimatlos  
Et nous n'avons rien à nous dire  
Dans son monde cyclique  
Les ventres ouverts dégoulinent  
Et les jambes volent comme des éclats de missile  
Dans son Monde  
Des gens dorment dans la rue et d'autres en orbite  
Dans son monde  
La famine rôde pour nourrir des egos  
Et  
Chaque fois que je veux chanter  
Je vomis

Sa peau est fripée ?  
La belle affaire  
la soie aussi dont elle est nipée  
Ses seins pendent ?  
La belle affaire  
Est ce qu'encore moi je bande ?  
Son ventre plisse  
La belle affaire  
Mes tifs blanchissent  
Ses fesses mollissent  
La belle affaire  
Elles sont douces à mon appendice  
Elle est toute ridée ?  
La belle affaire  
C'est sa vie là gravée  
Elle est flamande ?  
La belle affaire  
Pourvu que mon coeur se fende

□

Il faut aller au delà  
Plus loin  
Derrière la limite  
Derrière la proposition de fin  
Le chemin n'a pas de bout  
Même s'il devient sentier  
Même s'il tourne derrière les fourrés  
Son secret appelle les quadriceps épuisés  
Aller voir

Encore vivre demain  
Même si  
Comme d'habitude  
Il n'y a rien

Nous sommes apatrides  
Semés par hasard  
Aux quatre vents d'un tourbillon fou  
Nous germons quelque part  
Le temps de fleurir  
De reproduire  
De faner  
D'être emportés par la rafale noire  
Et d'être déposés dans le grand trou à possibles  
Dans l'incréd  
En attente du prochain coup de bise sur des particules  
recomposées  
Qui emportera quoi ?  
Un autre

Déjà

La guerre

Fait partie du paysage

La COVID se fait discrète sur l'étagère

Le paquebot coule

Dans le salon

La gentry

Danse

On pourrait  
Comme jadis  
S'asseoir en rond  
Se tenir les mains  
En regardant danser la flamme

Mais  
Tant sont assis  
Dispersés  
Les mains hébétées  
Parmi les gravats  
Sans plus de passé  
Sans même encore regarder la flamme  
Sauvage  
Qui ravage  
Et efface  
Le chemin parcouru

Il leur reste juste  
Un demain  
Incertain  
Et l'existence  
Nue

Les sorbiers titubaient  
Mais ils ont pris la nuit  
Et la pluie  
De toutes leurs racines  
Et les sorbes palotes  
S'écarlatent enfin  
L'eau se fait sève et résine  
Et l'épicéa soiffard  
Retrouve un peu du sourire des jours de brouillard

Toujours  
La vie est une attente

Le soleil clignote  
Les nuages sont paupières  
Le vent les fait battre  
C'est une respiration du ciel  
C'est systole et diastole du verger des dieux

Panta rei

Si vite

C'est doux  
La nuit d'août  
C'est une rime facile  
Mais une tendresse tactile  
Autour d'une lune comme un nombril

C'est  
Une patte de chat  
Une caresse  
Un velours de vol de chouette  
Une fourrure de souris angora

Elle se couche lentement sur le jour qui tarde à s'éteindre  
Elle frôle avec la volupté des chairs clandestines  
Elle écoule l'amour  
Elle bannit le sommeil

C'est nu  
Sur un lit d'indolence  
Devant une fenêtre ouverte  
Qu'il faut l'accueillir  
Jusqu'à l'aube  
Précoce

J'ai beau perdre mon regard dans le ciel  
Ça ne m'aide pas à m'envoler  
Je ne croiserai plus la grue cendrée au long cours  
Ni même le vol des hirondelles vacancières  
Je colle  
J'ai déjà les pieds qui s'enfoncent dans l'humus  
Je ne parle plus aux oiseaux  
Je cause aux mulots  
Et aux racines  
Et aux animalcules qui crapahutent sous les herbes  
Autant faire déjà connaissance

Ils n'ont pas l'air de bien s'entendre  
Pourtant Ils se parlent  
Mais  
S'entendent-ils  
Ou s'écoutent-ils répondre  
Se parlent-ils  
Ou monologuent - ils ?  
Les deux sans doute  
Ça s'entrechoque  
Comme le gazouillis territorial des passereaux  
C'est le frottement chuinté de la terre sur l'espace  
C'est le son de la mousse improbable poussée sur la cendre

Le soleil se lève quand même  
Les éphémères dansent quand même  
Et le bleu d'azulejos s'appuie quand même sur le vert de la  
mousse terrestre  
Ce n'est pas parce que les primates s'étripent que le monde  
cesse d'être le monde  
Derrière ma vitre une libellule fait la danse des sept voiles  
En vol stationnaire  
Et ses yeux d'émeraude taillée se plantent dans les miens  
Elle s'en sert pour me dire  
Et toi ?  
Ça va quand même ?

Il n'y a plus de magie dans mes mots  
Ils disent ce qu'ils disent  
Sans plus  
Et c'est triste comme des Lego  
Et ils s'emboîtent pour faire des phrases  
Qui décrivent  
Ou pire  
Qui expliquent  
Ils ont égaré leur archet  
Celui qui les faisait chanter cui-cui  
Il ne se prononcent que sur l'ennui  
Qu'on les bâillonne !

Elle vit toujours  
Quelque part de l'autre côté d'une mer de champs de  
betteraves  
Du moins  
C'est ce qu'on me dit  
Mais elle est morte dans cette même peau vivante  
Et dans ma tête  
Pour moi  
Je dois organiser ses funérailles  
...  
La présente tient lieu de faire part

C'est le grand silence des ciels de chauves-souris

C'est la vie vive qui virevolte

Et vit parce qu'elle tue

vite

Sur un fond diopside de fin de crépuscule et de naissance de la  
grande tenture mortuaire

Le manteau splendide et inconcevable de Nyx

Partout  
Il y a l'orage des hommes  
Et leurs tempêtes imbéciles  
Mais dans mon verger  
Ce soir de soleil doré d'août  
Il y a  
Au moins en apparence  
Le besoin de tendresse

Dans mon verger  
Il y a  
Le besoin des vieux arbres penchés dont l'écorce toute ridée  
appelle ma main  
Le besoin d'une tête sur mon épaule  
Le besoin qu'ont les flocons de nuages d'embarquer le regard  
Viendras-tu t'asseoir contre moi sur l'herbe sèche et les  
regarder jusqu'à ce que les pipistrelles nous sonnent la fin du  
jour ?

L'hirondelle  
C'est la flèche et l'arc  
La plume d'un scribe  
Le vivant vif calligraphié du bleu du ciel  
Pourtant  
Elle fait ses valises  
Elle va se faire la malle  
Elle va se réconcilier avec la ligne droite  
À perte de vue rectiligne interminable  
Vers sa seconde résidence

On a voulu traverser l'Himalaya  
Par ses cols les plus inhospitaliers  
On se tenait serrés l'un contre l'autre  
On avait l'aventure devant nous  
Puis  
Le blizzard  
La neige  
Le vent qui glace les os  
La neige encore qui aveugle  
Ta main a lâché la mienne  
On s'est perdus de vue et de coeur  
On a marché comme on a pu  
Seuls  
À l'estime  
En tentant âprement de survivre  
Et un jour  
On a été de l'autre côté  
On a regardé nos mains vides qui gardaient le moule de l'autre  
Et on s'est cherchés  
Et ce fut un autre Himalaya

Je l'ai perdue  
Je l'ai cherchée partout  
Longtemps  
Un jour  
sur un marché  
On s'est croisés  
Je ne l'ai pas reconnue  
Elle ne m'a pas reconnu  
On s'est souri poliment  
Je la cherche encore

C'est l'autre  
À qui on a enlève un morceau  
C'est l'autre  
Qui se fracture un os  
C'est l'autre  
Dont la tuyauterie part en couille  
C'est l'autre  
Qui serre les dents et qui se bat contre le mauvais oeil  
Moi  
Je n'aime pas que l'autre souffre  
J'aime l'autre

Mais enfin  
Quand ce sera son heure  
Je me dirai  
C'est l'autre qui meurt

Le ciel est une piscine bleue  
Aux berges vertes  
Elle incite au plongeon  
Mais  
Il y a  
De la colle au sol

Le monde est une fleur noire fanée  
Que seule cache la nuit  
Le monde est un fleuve qui charrie les épaves  
Le monde était un merveilleux terrain d'aventures  
Pour le singe nu qui savait la mort  
Et qui avait peur  
Et qui  
Pour se protéger  
A tout cassé

J'ai vu  
Fondre les neiges de la Jungfrau  
S'asphalter les pistes du Taman Negara  
Surgrouiller Shibuya  
J'ai vu Quezon City s'enchevêtrer de jeepneys  
J'ai vu les morts gésir sur les trottoirs de Chandny Chowks  
Et la folie bétonnière déflagrer dans Kowloon

Et j'étais ardennais  
Et j'ai vu roussir ma forêt  
Et fleurir les cannettes

Et c'était la même entropie

Le passé est un gros sac de jute  
Et l'avenir un mouchoir de batiste  
J'ai parcouru le ciel et le temps  
D'un bout à l'autre  
D'une aurore à l'autre  
J'ai martelé le sol jusqu'à percer mes semelles  
J'ai vidé mon compte  
Usé mon crédit  
Il ne me reste que  
Mais c'est énorme  
La branche du pin  
Qui ondule  
Au premier vent d'automne  
Je la suis  
Et mon regard me berce  
Et pour cet instant seulement  
Le monde arrête de brûler

L'Amour est un fleuve  
Et toute la Sibérie l'abreuve  
La passion est un torrent  
Torturé la plupart du temps  
La tendresse une moule molle et tendre au baiser  
Et l'automne survient  
Et c'est juste après l'été  
Et avant l'hiver au temps de chien  
Qui fera  
Que le fleuve gèlera  
Que la passion se desséchera  
Que la moule se fermera  
Mais que l'humain surpeuplé  
Dans sa grotte de béton armé  
Pour se réchauffer  
Imperturbablement  
Compulsivement  
Continuellement  
Baisera

Les nuages ont chopé un virus  
Les voilà noirs et cavaleurs  
Ce sont les borborygmes du ciel et leur pluie est une colite  
L'hiver s'est jeté d'un seul coup  
Sur du feuillage encore vert  
Sans passer par l'automne  
On n'a même pas eu droit au cliché des ors variables  
On est là  
Stupéfait  
Glacé  
Et grimouillé

Il a de l'âge  
Benny  
Et de longs cheveux blancs  
Et il ne se rase plus depuis longtemps  
Mais il roule  
Il va  
Il ne connaît rien d'autre que ses roues sur les routes  
Que les longs rubans d'asphalte noire  
Que le bruissement des pneus sur icelle  
Que l'ivresse de ne regarder que devant  
Que la fascination de porter le regard sur le plus loin  
Et de n'être jamais sur le tout ici  
Il traverse le continent  
Benny  
Niant les mètres et les secondes  
Il égrène comme un chapelet les B&B  
Que fuit-il dans cette hypnose ?  
Sinon l'angoisse  
taraudante d'être né

Quand un monde fait naufrage  
Parfois le capitaine  
Sur la passerelle  
préfère mourir de son plein gré  
Comme le fit  
Arrivé au bout de ce qui révulse  
Stephan Zweig

C'est ce que je devrais faire  
Mais je suis lâche  
Je vais rester dans la cale  
Regarder monter l'eau  
Et mourir noyé  
De mort naturelle  
Pour donner à bouffer  
Du bio aux poissons



